

# Le MORVAN

Decembre 70

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

Vauban : " L'honneur de la France

LOUIS XIV

## Un grand notable de l'agriculture autunoise au XIX<sup>e</sup> siècle : Victor-Prosper Rey

LE 29 mai 1874, montait à Tavernay l'une des personnalités les plus marquantes de l'Autunois au XIX<sup>e</sup> siècle : Victor-Prosper Rey, dont le nom est à peine cité dans les publications régionales ; oublié surprenant, car Rey fut l'un des notables qui ont le plus fait pour l'évolution de l'arrondissement d'Autun au siècle dernier (il est vrai que l'histoire a été longtemps celle des villes !)

Ancien notaire originaire de Montcenis, où il est né en 1796, V.-P. Rey s'installe sous la Restauration, à Lovernay (commune de Tavernay), à la suite de son mariage. Vers 1830, il tente, sur ce domaine, une expérience, qui allait avoir un grand retentissement sur l'évolution de l'agriculture régionale : il s'attaque au système de culture pratiqué depuis des temps immémoriaux, celui de la jachère longue — appelée « vieillie » en Morvan — qui nourrissait à peine un chétif bétail et qu'on égratignait, au bout de huit à douze ans, avec l'araire traditionnel — improprement dénommé « charrue de bois » — pour récolter de trop maigres moissons de seigle. Fort des travaux de Mathieu de Dombasle à Roville, Rey substitue à ce système biennal, l'assolement quinquennal, qui, en faisant alterner plantes sarclées, céréales et trèfle, permet de supprimer la jachère improductive, et, grâce à l'utilisation de la charrue Dombasle, à l'emploi de la chaux, donne une production beaucoup plus forte, un bénéfice net annuel trois fois supérieur à celui laissé par la vieille méthode.

Un tel succès a incité la société

d'agriculture d'Autun, fondée en 1833, à adopter ces nouveaux moyens. D'ailleurs, V.-P. Rey devient en 1838, président de cette association de grands propriétaires fonciers, qui, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, a cherché à diffuser les résultats de ses expériences agricoles. De 1841 à 1850, Rey dirige, au nom de la société, la ferme-école de Tavernay, qui « a fait faire un pas immense à l'agriculture » ; à côté d'essais infructueux, cet établissement a réussi, malgré les crises du milieu du siècle, à introduire progressivement dans l'Autunois le froment et le trèfle, les assolements alternés, le chaulage et de véritables charrues. Sous la direction quotidienne de Rey, elle a formé quelques sous-chefs de culture, dont plusieurs sont devenus des fermiers d'élite dans la seconde moitié du siècle et les lauréats permanents des concours organisés par la Société d'agriculture. Du reste, V.-P. Rey a publié les résultats de son œuvre en 1851, dans un manuel à l'usage des agriculteurs de l'Autunois : **L'Agriculteur Patricien**.

Président de la société jusqu'en 1873, V.-P. Rey a parfaitement compris le sens de la conjoncture agricole et rigoureusement souligné les effets de l'exode rural : ses amis ont dû admettre la nécessité d'une seconde « révolution agricole », du fait de la dépréciation continue des céréales et de la cherté de la main-d'œuvre. C'est Rey qui s'est fait l'un des pionniers de l'orientation vers l'élevage, rénové par l'introduction de races anglaises : c'est Rey qui, l'un des premiers, a donné à l'Autunois sa vocation

actuelle de région d'élevage bovin.

Sans doute, le développement des foires d'Autun à la fin du siècle dernier a-t-il bénéficié de la révolution des transports, notamment de l'introduction — d'ailleurs tardive (1867-1882) du chemin de fer. Sans doute, aussi, les grandes exploitations agricoles, détenant les capitaux, ont-elles pu, à peu près seules, adopter, au XIX<sup>e</sup> siècle, les nouvelles méthodes de culture et se spécialiser dans l'élevage bovin : les exploitations familiales, très nombreuses en ce Morvan de petits propriétaires, sont restées en dehors de cette évolution agricole.

Mais la notoriété de Rey a touché l'ensemble de l'Autunois au siècle dernier : c'est à sa compétence d'agriculteur moderne qu'il doit sa carrière administrative et politique. Maire de Tavernay, il est élu, en 1843, au conseil municipal d'Autun : il devient maire de la ville jusqu'en 1848. Adversaire de la République, il reprend la mairie d'Autun sous le Second-Empire (1849-1862), et accède au Conseil général de Saône-et-Loire (1852-1870).

Cette carrière correspond aussi à l'ascension d'Eugène Schneider, dont Rey est le soutien dans le nord de l'arrondissement. Evidemment, la notoriété du président de la société d'agriculture d'Autun n'a pas atteint celle de la famille Schneider ; mais, au point de vue de l'histoire régionale, le rôle de Rey ne doit pas être négligé, et permet de comprendre la stagnation urbaine et industrielle d'Autun au XIX<sup>e</sup> siècle : l'histoire de l'Autunois est dominée par des ruraux, dans toute l'acception du terme.

Marcel VIGREUX  
Assistant d'histoire  
contemporaine

Mon village sur-Cure :

## NOËL MORVANDEAU

de François-Marie Buteau (milieu du 19<sup>e</sup> siècle)

D'UNE vieille famille existant déjà à Château-Chinon, en 1400, l'auteur est un poète du 19<sup>e</sup> siècle, doublement par son origine et ses productions.

Ses Noëls morvandiaux portent à la fois, bien qu'à un moindre degré, ce caractère de naïveté et de douce malice qui fit le succès de ceux de La Monnoye en Bourgogne. (Docteur BOUBON)

### NOËL MORVANDIAU

Chu l'ar : EIN ZOR LA-HAUT, etc.

Lâ canticles beurguignons,  
Qu'ai l'entor de lai semnée,  
Chu lai fing de lai zornée,  
Ai nout aye in détounons,  
Sont, ma joé, d'in maître sire  
Qui savot plus que sa croé d' par Dieu ;  
Ol ai chu nô fére rir  
En nô parlant du bon Dieu.

Nô rautres, francs Morvandiaux  
In n'sont vé lu que dé rânes,  
Nôs vers sont dà coqs-à-l'âne  
Envé ceux das Baroziaux.  
Mâ faut ô, faut' de trompète,  
Quand v'qui Noëi de retor,  
Que lai zuarne sait muète  
Ai chanter in chi biau zor.

In on reu por révoillon  
De mess' eun' demé-dozaine,  
In en on pôr lai semaine ;  
Cai rend dru coum' in pinson !  
Pôr rezouï de lai Viaize  
Le zouli petiot garçon,  
Ce biau clar de lune engaize  
Ai dansé in rigodon.

Lai bouteille airé son tor  
Aipré l'aibeivement d' lai danse,  
O faut ben que l'ai bobance  
Marque lai fête du zor.  
Le vin blanc aipré l'andoille  
Fe tant d' plaï ai d'volé,  
Que stilai s'ro bin nicdoille  
Que n'voudro s'en régaillé.

Lâ roué, ni lai Saint-Marting,  
Ni tote mezole fête  
Qu'in cêlébron ai tâ-tête,  
Coum' le bras ou Saint-Roumaing !  
Zaimâ ne vauron, mai mie,  
Zestât, z'estât, z'estât

### NOËL MORVANDEAU

Sur l'ar : UN JOUR LA-HAUT, etc.

Les cantiques bourguignons,  
Qu'autour de la cheminée,  
Sur la fin de la journée,  
A notre aise nous chantons,  
Sont vraiment d'un maître sire  
Qui savot plus que sa croé de par Dieu ;  
Il a su nous faire rir  
En nous parlant du bon Dieu.

Nous autres, francs Morvandiaux  
Nous ne sommes en comparaison que des biaux  
Nôs vers sont des coq-à-l'âne  
Auprès de ceux des Barozai ;  
Mais faut-il, faut de trompette,  
Quand voïci Noëi de retour,  
Que la musette soit muette  
A chanter un si beau jour.

Nous avons eu pour révoillon  
De messes une demi-douzaine ;  
Nous en avons pour la semaine,  
Ça ren dru comme un pinson,  
Pour réjouir de la Vierge  
Le joli petit garçon,  
Ce beau clair de lune engage  
A danser un rigodon.

La bouteille aura son tour,  
Après le plaisir de la danse,  
Il faut bien que la bombance  
Marque la fête du jour.  
Le vin blanc, après l'andoille,  
Fait tant de plaisir à descendre,  
Que celui-là serait bien sot  
Qui ne voudrait s'en régailler.

Les rois, ni la Saint-Martin,  
Ni toute fête où l'on mange,  
Que nous célébrons en chantant,  
Comme le bras ou Saint-Romain,  
Jamais ne vaudront, ma mie,  
Zestât, z'estât, z'estât

## “Vauban ingénieur du roi”

VOICI une lecture qui plaira aux jeunes, toujours épris de ces beaux récits où l'aventure est souveraine, et qui séduira également les nombreux adultes qui s'intéressent à l'évocation des grandes heures du passé. Non qu'il s'agisse d'un ouvrage d'histoire, uniquement, puisqu'une part de fiction s'y mêle, mais à cause du mouvement, de la couleur et de la vie que l'auteur a su donner à cette image qu'il nous propose d'une époque et de ses héros.

Nous sommes en Morvan, dans les premiers mois de l'année 1692. Lors d'une équipée forestière, le jeune Renaud de Montjoie, gentilhomme sans fortune, fait la rencontre inopinée de M. de Vauban, lieutenant-général des armées. A compter de cet instant, le destin de Renaud est fixé. Il quittera le manoir paternel et suivra désormais les pas du prestigieux soldat à qui incombe la double tâche d'assurer la défense des frontières et de mener à bien le siège des citadelles ennemies. Une longue randonnée s'ensuit, mouvementée à souhait. Du palais de Versailles aux remparts de Namur, des fastes de la cour aux préparatifs de l'assaut guerrier, nous suivrons nous aussi, jour après jour, la mémorable odyssée. Témoins de maintes aventures, de duels, d'engagements héroïques, assistant à des entreprises d'une dimension prodigieuse ; emportés dans une chevauchée à vous laisser le souffle court...

Rien d'extravagant, pourtant. C'est avec un art consommé, sans outrance et dans le langage qui convient — à la fois le plus direct et le plus expressif — que tout nous est raconté. Exploits de Renaud, travaux et combats devant Namur peines et souffrances des hommes... A la faveur du récit, se dessine la haute et noble figure de M. de Vauban, ingénieur militaire, homme de guerre par métier, mais aussi et surtout homme de cœur, que les épreuves des combattants et la misère des populations ne laissent jamais indifférent. P. de Vauban, « l'honneur du royaume » selon le propre mot du roi.

Remercions Jean Séverin d'avoir en écrivant son livre (1) honoré magnifiquement la mémoire de ce personnage exceptionnel, fils illustre, à juste titre, d'un terroir qui nous est cher.

Et félicitons l'écrivain pour ce nouveau témoignage qu'il nous donne de son grand talent. Abondamment documenté, bien écrit, haut en couleur et d'une lecture passionnante, l'ouvrage est digne du meilleur accueil et mérite un franc succès.

G. RIGUET.  
(1) Editions Robert Laffont.

# ÉCHOS les enfants de l'Hospice

Nous lisons, dans le Morvandiau de Paris :

A la gare de Saulieu, sur la belle affiche du lac des Settons, nous voyons les titres : « Bourgogne », « France » et « Nièvre » et quelques vues du Morvan sans précisions. Nous voyons aussi le titre de « Bourgogne Nivernaise », mais nulle part, en lettres un peu visible, le nom de « Morvan ».

Cette observation de notre confrère Joseph Bruley est tort juste et nous ne pouvons que la faire nôtre. L'obstination à ignorer le Morvan dans certains milieux arrive à être ridicule.

..

Le 7 octobre dernier, à la salle des Ventes de l'Hôtel Drouot, il s'est vendu 71 tableaux du peintre morvandean Louis Charlot.

La plupart concernaient le Morvan : Paysages, Uchon, paysans et bergers morvandéaux.

Il y en avait de bons et de moins bons. Certains étaient de la première époque de Charlot. L'ensemble représentait assez bien l'œuvre que Georges Leconte a jugé « très diverse et solide en son honnêteté ».

Plusieurs tableaux reproduits dans le livre de l'académicien étaient d'ailleurs soumis à la vente. Il n'est pas sans intérêt d'indiquer les prix qu'ils ont obtenus :

Page 11 : Le Repos, toile (148 x 205), a été vendu 1.550 F.

Page 29 : Fillette à la fontaine, toile (92 x 73) : 2.300 F.

Page 117 : La Passerelle en été, toile (64 x 54) : 1.400 F.

Page 123 : Pastorale, toile (100 x 81) : 2.000 F.

Page 148 : Bergers en Morvan, toile (100 x 81) : 2.000 F.

La plus grosse enchère 6.200 F. a été obtenue par une toile de 60 x 81, Paysage ensoleillé, très beau tableau impressionniste, à la manière pointilliste très rare dans l'œuvre du peintre.

..

Les Editions des 4 Seigneurs rééditent La Nièvre à travers son passé, de Amédée Julien. C'est un très beau volume de 30 x 40, avec de très nombreux plans et l'histoire des principales villes de la Nièvre. Parmi lesquelles : Château-Chinon, Moulins-Engilbert, Luzay, Lormes et Corbigny. La préface de cette réédition est de Joseph Pasquet.

ABANDONNÉS... Assistés... Il faudrait avoir le cœur de saint Vincent de Paul pour écrire la présente chronique. Depuis plus de cent ans, le Morvan vit le drame de ces enfants que Paris et sa banlieue lui confient. Drame de petits êtres multipliés à des dizaines de milliers d'exemplaires. Alors qu'on s'applique à vanter la rudesse de nos terres granitiques, ce serait une vue, pour le moins romantique, de penser que, pour tant d'enfants déracinés, le Morvan fut un vaste Eden ! L'enfant est « pupille » d'une administration. Il entre dans des foyers qui ne connaissent pas tous une vie épanouie. Pour les plus chanceux, le milieu adoptif et la nature de nos campagnes forgeront des cœurs généreux, des hommes solides.

Le chroniqueur doit s'excuser d'aborder cette question comme un chapitre de la démographie du Morvan au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autant que bien des éléments en sont sous-estimés et même inconnus : telle cette juxtaposition d'enfants dits : « pupilles de la Seine », « pupilles de Seine-et-Oise » et « pupilles de Seine-et-Marne » ! Cette juxtaposition vaut-elle pour tout le Morvan ? Elle est constatée dans le Morvan avallonnais entre 1845 et 1919. L'abbé Tissier, curé et historien de Saint-Germain-des-Champs, compte en 1908, dans sa paroisse, 223 enfants assistés : 90 de la Seine, 37 de Seine-et-Oise et 96 de Seine-et-Marne. Les travaux actuellement publiés sur les Enfants dits de l'hospice, placés en Morvan, ne concernent que les pupilles de la Seine. Les chiffres que nous tirons des registres paroissiaux de Domecy-sur-Cure, de 1806 à 1919 atteignent, par contre, les enfants de Paris et de Melun.

Le placement en campagne des enfants trouvés existait avant la croisade de Saint-Vincent-de-Paul. Ses insuffisances et ses abus sont notés par l'histoire. Les registres de Paris nous donnent des chiffres en 1690, sur les 1.504 enfants recueillis, on compte 1.343 enfants âgés de moins d'un an, dont 1.092 ont moins d'un mois. En 1751, ce sont 3.631 enfants de moins d'un an, dont 3.403 de moins d'un mois. Mme Bonnamour, qui a exploré les archives de l'Assistance publique de Paris, note qu'entre 1856 et 1901 le nombre des enfants « placés » en Morvan par cet organisme passe de 4.405 à 8.405, soit, par rapport à l'ensemble de la France, une moyenne de 22 % à 33 %.

Pour avoir une vue juste du problème, il faut distinguer les enfants qui sont abandonnés à leur naissance, ou peu après, et les enfants qui ont connu leur famille d'origine. Les premiers exigent des nourrices. Jusque'en 1860, l'Assistance de Paris n'accepta que l'allaitement au sein, puis elle dut se résigner à l'allaitement au biberon. Pour tous ces enfants, le terme du « placement » est les 13 ans révolus. Par la suite, ces adolescents entrent dans la masse des apprentis, servantes et commis « gagés » sous contrôle de leur « préposé » directeur d'agence. Beaucoup d'entre eux, filles et garçons, au retour de la caserne, s'attacheront à leur pays d'adoption. S'y marieront, parfois dans des familles aisées, et compenseront — provisoirement — l'émigration des natisés vers les villes.

L'arrondissement d'Avallon retient spécialement notre attention. Du 1<sup>er</sup> janvier 1819 au 31 décembre 1900, l'Avallonnais fournit à l'Assistance de la Seine 5.726 nourrices au sein ; de 1821 à 1860, la moyenne des nourrices de l'Avallonnais est ainsi de 105 par an, soit 219 en 1822 et 24 en 1858. Mais, de 1861 à 1900, la même moyenne annuelle tombe à 33 nourrices, soit 61 en 1863 et 18 en 1878. Dans cette statistique, la commune de Domecy-sur-Cure se réserve la première place : 480 nourrices de 1819 à 1900, soit 57,69 % par rapport à sa population en 1861. Le coefficient nourricier de Quarré-les-Tombes est de 49,80, celui de Saint-Germain-des-Champs 37,37, celui de Saint-Léger-Vauban 28,99.

Les registres paroissiaux de Domecy-sur-Cure ouvrent de nouveaux aperçus sur l'incidence des enfants assistés dans la démographie de la terre de mon enfance. De 1833 à 1849 on relève 457 baptêmes d'enfants du pays ; la mort en emporte 222 et 113 assistés. De 1850 à 1865, on relève 299 baptêmes d'enfants du pays, la mort en emporte 134 et 25 assistés. L'âge de tous ces enfants décédés entre 1833 et 1865 est inférieur à 15 ans. Dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les enfants devaient arriver de Paris en majorité baptisés dans le culte catholique. De 1880 à 1919, c'est le parallèle entre les baptêmes d'enfants du pays et les baptêmes d'assistés qui présente de l'intérêt. Pour 606 baptêmes relevés dans les registres paroissiaux, on compte 417 enfants du pays et 189 assistés de la Seine et de Seine-et-Marne.

Pour sortir de ces statistiques, voici la réponse qui fut donnée par M. Tamet, directeur de l'agence de la Seine à Avallon, à une nourrice de mon village, qui n'envoyait pas son pupille au catéchisme « Madame, je vous avais confié cet enfant pour qu'il soit élevé comme les vôtres ! » Parole d'un homme de cœur !

Dom Bénigne DEFARGES.

## A propos d'Euphronius, évêque d'Autun (V<sup>e</sup> siècle)

DANS son beau livre intitulé AUTUN, paru il y a trois ans, le chanoine Denis Grivot révèle que le seul Autunois du V<sup>e</sup> siècle émergeant encore de l'oubli est l'évêque Euphronius. Vers 450, il fit construire une église sur le tombeau de saint Symphorien, qu'une légende venait de faire martyr de la persécution de Marc-Aurèle. Il contribua à régler des questions de liturgie et de discipline ecclésiastique, participa, en 475, au concile d'Arles, qui condamna l'hérésie des prédestinations. Il mourut vers 490.

Euphronius était lié avec Sidoine Apollinaire dont on peut lire aujourd'hui, en latin et en français, les 146 lettres, dans l'édition que nous procure M. André Loyer, sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Ancien recteur des Académies de Poitiers et de Toulouse, professeur à l'Université de Paris, M. Loyer est sans doute l'érudit et le lettré qui connaît le mieux la vie et l'œuvre de Sidoine, épistolier et poète, fils et petit-fils de préfets, membre de la noblesse sénatoriale, gendre de l'empereur Avitus, et, à partir de 470, évêque élu de Clermont.

Dans les deux tomes de ce remarquable ouvrage, source des plus importantes sur la situation de l'Occident au V<sup>e</sup> siècle, et document capital pour étudier l'évolution et l'aboutissement de la « prose d'art » nous avons relevé les pages qui font revivre l'évêque Euphronius.

..

A la fin de 469 ou au début de 470, Sidoine est à Lyon, auprès de Patiens, métropolitain de la Lyonnaise première, qui comprenait Autun, Langres, Chalon, Mâcon. Il n'a donc pas encore la dignité épiscopale, mais rien de ce qui concerne la vie religieuse de la province ne le trouve indifférent. Une lettre adressée « à son cher Domnulus » africain d'origine, poète et philosophe, qui fit des séjours à Autun — exalte le rôle du

saint homme » Euphronius, dans l'élection d'un nouvel évêque à Chalon-sur-Saône. Sidoine accompagnait Patiens dans ce municipe, où l'autorité de l'église chancelait. Le collegium des prélats eut affaire à trois compétiteurs qui avaient allumé les passions. L'un, dépourvu de toute moralité, « se gargarisait de l'antique privilège de sa naissance » ; le second tenait table ouverte, hébergeait des parasites qui l'acclamaient ; le troisième, « par un engagement secret, avait promis, s'il entra en possession de la mitre de ses rêves, que les biens de l'Eglise seraient laissés en pillage à ses partisans ».

Sans nul souci de la haine ou de la popularité, Patiens et Euphronius, « méprisant les cris d'une multitude en fureur », surent convaincre leurs collègues de désigner un archidiaque, nommé Jean, homme sans ambition, connu pour son honnêteté, son humanité et sa douceur. Et Sidoine de s'en réjouir, et d'inviter Domnulus à applaudir au choix qu'a fait l'évêque d'Autun : « Euphronius a agi comme il convenait non seulement à son grand âge mais encore au long exercice de sa dignité ».

..

Un an plus tard, alors que depuis peu, la tonsure a laissé sur la tête de Sidoine, la « couronne sacerdotale », l'évêché de Bourges à son tour est vacant.

## Un académicien du Morvan par mois : Léon Boussard

Tour à tour reporter, correspondant diplomatique, fonctionnaire international, chef des services d'information à l'organisation de l'Aviation civile internationale (O.A.C.I.) et au Fonds des Nations Unies pour l'enfance (U.N.I.C.E.F.), Léon Boussard a couru le monde entier et rencontré beaucoup d'hommes d'Etat, d'aventuriers, de missionnaires, de savants, d'ethnologues et de personnalités des milieux les plus divers.

Léon Boussard est l'auteur de nombreuses enquêtes journalistiques, d'études et de récits à grand succès comme Le Secret du Colonel Lawrence, L'heure du Canada, La première Division des Forces Françaises

Tristan MAYA.

De cette ville, ou de Clermont, le nouveau prélat consulte Euphronius, regrettant que les murailles de leurs cités ne soient pas aussi voisines que le sont leurs provinces. Aristocrate cultivé, soumis aux règles artistiques de la mondanité, il s'exprime avec une modestie feinte, en des termes d'une rare et précieuse courtoisie : « Je consulerais naturellement votre sagesse sur les moindres choses comme sur les plus importantes, et le cours de mes actions serait pareil à celui d'un fleuve calme et lisse s'il déroulait de vos discours comme d'une source très salutaire... C'est conformément à votre décision, à votre arbitrage, au texte de votre lettre que tout sera présenté aux prélats, puis communiqué à la population ». Et il termine par cette formule d'une politesse exquise, dont il use envers tous ses confrères : « Daignez vous souvenir de nous, Monseigneur ».

..

La seconde lettre écrite par Sidoine à Euphronius engage le lecteur du chanoine Denis Grivot à contester un point de sa biographie de notre évêque. Je m'y risquerai avec le respect que m'inspire le savoir d'un historien pour lequel j'éprouve autant d'estime que de sympathie.

On lit (op. cit. p. 45) : (Sidoine) demanda à Euphronius d'écrire un ouvrage sur certaines parties de l'Ancien Testament ; Euphronius se refusa, avec, d'ailleurs, un certain talent et une poésie qui ne manquent pas de charme : « Pouvant recueillir dans la savante interprétation de Jérôme, dans la dialectique d'Augustin, dans l'exposition allégorique d'Origène, une riche moisson de saine doctrine, que feriez-vous du chaume aride et stérile que je pourrais vous offrir. Quand vos oreilles sont charmées des chants du cygne ou des accents mélodieux du rossignol, pourquoi vouloir entendre le cri de l'oie et le babil fatigant du moineau ? » De plus, Euphronius ne manque pas d'un solide bon sens : « Partout où irait mon livre, on se moquerait de moi par derrière... Ménagez ma petite réputation que ternirait la témérité d'une entreprise au-dessus de mes forces ».

Le texte établi par M. André Loyer nous autorise à inverser les rôles. Le demandeur n'est pas Sidoine, mais Euphronius : il faut rendre à celui-là, les termes de la réponse prêtée à celui-ci.

Voici les faits. Après le succès de l'élection de Bourges, Sidoine, probablement en 471, a reçu la visite du prêtre Albiso et du diaire Proculus, tous deux du clergé d'Autun. Ils lui ont remis une lettre d'Euphronius lui demandant de publier des commentaires sur l'Ecriture. Sidoine refuse avec l'élégance urbanité

qui lui est propre (livre IX, lettre 2) :

« Cette lettre cependant, si elle me procure un très grand honneur, m'impose une charge plus grande encore. Aussi, tout en me réjouissant de la bénédiction qu'elle m'apporte, je suis confondu par la mission qu'elle me propose, car j'en suis si complètement bouleversé que je ne puis vous obéir même partiellement. Vous me demandez en effet des efforts aussi divers que démesurés, en m'enjoignant de mener à bien un ouvrage qu'il serait aussi difficile à ma misérable personne de conduire à son terme qu'imprudent de commencer ».

Et c'est bien lui qui ajoute : « Quand un traducteur comme Jérôme, un dialecticien comme Augustin, un interprète des allégories comme Origène produisent pour vous, dans une moisson de leur science salvatrice, les lourds épis du sens spirituel, il va de soi que mon rôle n'est pas de faire crisser maintenant à vos oreilles la paille desséchée d'une maigre inspiration. Quant à vous, vous pourriez tout aussi bien associer aux chants du cygne le cri rauque des oies et aux plaintes mélodieuses des rossignols les pépiements bavards des moineaux effrontés ».

Clere de fraîche date, mais pêcheur ancien, « la science légère mais à la conscience pesante », Sidoine, s'il acceptait, serait moqué par tous les censeurs :

« Si j'envoyais un pareil écrit en quelque lieu que ce fût, ma personne n'échapperait pas à la risée des critiques, alors même qu'elle échapperait à leurs regards ».

Alors : « Non, je vous en prie, Monseigneur, ne demandez pas avec trop d'insistance que ma modestie, qui cherche tous les moyens de rester cachée, soit compromise par la témérité que représenterait la mise en chantier d'un tel ouvrage... »

Identiques par le fond, semblables dans leur forme, la lettre attribuée à Euphronius par le chanoine Denis Grivot et celle que je viens de reproduire en partie, précédant, à n'en pas douter, du même original. Tout latiniste pourra s'en convaincre, qui se reportera au livre exhaustif, enrichissant de M. André Loyer. Rhétorique fleurie, métaphores et images parfois saugrenues, phrase contournée et pompeuse, concetti : voilà bien Sidoine, féru de recherche et d'élégance dans le style. Euphronius, lui, ne courtisait pas les Muses. Sage et pieux, d'un fin discernement, il méritait cet hommage du célèbre évêque de Clermont : « Si vous voulez que telle chose soit faite (et vous ne sauriez vouloir que ce qui est le plus juste), vous avez moins à donner des conseils que des ordres ».

Roger DENUX.